

POÈME

SIRIGI

Complainte d'une Tortue de Floride.

Il est une terre, au sud des États-Unis,
Qui laisse dans les cœurs des souvenirs magiques.
Tous les paysages, des dieux semblent bénis,
Immensité de faune et de flore mythiques.

Contrée d'ombres, de « bayous » et de marécages,
La Louisiane enchante le cœur du voyageur
Au point qu'il n'en oubliera jamais les mirages,
Mais toujours les évoquera d'un air songeur.

Accrochée aux prodigieux chênes centenaires,
La mousse espagnole frémit au gré du vent.
Les Cyprès chauves dressent leurs genoux lunaires
Vers le ciel que réchauffe le soleil ardent.

Les pâles jacinthes d'eau aux cimes pointues
S'étalent, telles les aquarelles d'un livre
Dans les noirs bayous où de petites tortues
Goûtent innocemment l'espérance de vivre.

C'est ici un havre de paix et d'harmonie
Où se confondent le ciel et la terre et l'eau,
Vivants acteurs d'une théorie infinie,
De l'histoire des hommes, sublime berceau.

Pourquoi faut-il alors que des mains sacrilèges
Ruinent la grâce de ce glorieux paradis ?
Car voici que les tortues tombent dans les pièges
Que leur tendent de maudits prédateurs hardis.

Innocentes victimes de cruels Titans,
Elles sont arrachées à leur bayou natal,
Transportées bien loin, par-delà les océans,
Emprisonnées dans quelque solarium fatal.

Puis, bientôt trop grandes, les rares survivantes
Dans les ruisseaux ou les étangs seront jetées...
Alors, adieu Vairons et Cistudes élégantes,
Qui vite disparaissent des ondes bleutées.

Les Tortues de Floride gagnent les points d'eau,
Prospèrent aux dépens de la faune locale,
Déferlent, - sinistre, impitoyable fléau,
Imposant à jamais leur présence létale.

Et les hommes de gémir et se lamenter...
Ils maudissent ces nuisibles venues d'ailleurs,
Inventent mille ruses pour les rejeter,
Profèrent bien haut leurs anathèmes vengeurs.

Pourtant, l'on devrait bien savoir un autre conte :
Rien ne sert de jouer à l'apprenti sorcier.
Maltraiter notre nature est source de honte,
Bien la préserver est notre devoir premier.

Pourquoi acclimater des espèces lointaines
Qui vivront aux dépens de la faune indigène ?
Laissons chez elles les tortues américaines,
Pour nos Cistudes, elles sont source de gêne.

Et pourtant, belle nature, que tu es belle
Quand les humains évitent de te contrarier.
Ils sont si doux, le cri flûté d'une sarcelle,
Le gazouillement d'un traquet dans un roncier...

Et voici que la rosée dépose ses pleurs
Sur les teintes diaprées d'un hérisson de ronces,
Que la bruyère s'éclaire de mille fleurs,
Joyau de la lande agitée de mille fronces.

Oui, oh ! oui, tant de joies prodigue la nature
Des couleurs de l'aube au profond de la nuit claire,
Destin impénétrable, immortelle gravure...
Où l'on rêve, aux aguets de l'extraordinaire...

Mai 2007